

MARCO LIBRO

# TRAUMA 3

Thriller



[www.marco-libro.fr](http://www.marco-libro.fr)

*Marco Libro*

# TRAUMA<sup>3</sup>

Thriller

[www.marco-libro.fr](http://www.marco-libro.fr)

## **Mercredi 1<sup>er</sup>, tard.**

" Mais qu'est-ce que je fous là ?

J'ouvre les yeux... je ne vois rien. C'est le noir, le noir complet... Je suis allongé... sur le dos... Suis-je mort ? Eh non : je pense, je suis conscient. Peut-être que je rêve ? C'est idiot... Ce n'est que lorsque l'on est conscient que l'on sait que l'on a rêvé, pas pendant qu'on rêve... Je ressens bien l'extérieur, l'extérieur de mon corps. Il fait froid. Le sol est froid, même glacial. Mon dos est gelé, mes jambes aussi. J'ai mal à la tête. Je ne me sens pas bien, j'ai même un peu envie de vomir. Mes bras sont allongés derrière ma tête, mes poignets sont joints et le dos de ma main droite touche le sol.

Je vais ramener mes mains sur ma poitrine, je vais pivoter sur moi et replier mes jambes, me mettre sur le côté, me recroqueviller en position fœtale, comme ils disent.

Que se passe-t-il ? Mes mains sont attachées... J'essaye de les libérer... C'est comme du métal qui mord mes poignets... des menottes ? Je replie mes jambes. Qu'est-ce que j'entends ? Un cliquetis métallique suit leur mouvement, amplifié par la résonance de l'endroit où je suis. Je ne peux pas terminer mon mouvement. Mes jambes sont également attachées... au niveau des chevilles. Je tâtonne. Au toucher, je découvre que c'est une autre paire de menottes attachées elles-mêmes à une chaîne fermée par un cadenas dont je devine la forme... Je tente une nouvelle fois de ramener mes jambes vers mon torse... impossible. C'est donc ce bruit de chaîne que j'ai entendu... Elle doit relier les menottes à une attache, plus loin. Je dois ramper sur le dos, déplacer tout mon corps pour donner l'amplitude suffisante à mes jambes et pouvoir terminer le mouvement que je voulais faire. Le sol glacé résonne... un son sourd et métallique. Je gagne un mètre, un mètre cinquante, qu'en sais-je ? Je peux me mettre sur le côté. Je peux enfin entourer mes genoux de mes bras... Un terrible doute s'empare de moi... Tant bien que mal, j'inspecte mon corps... je ne sens pas mes vêtements... je suis à poil... nu... nu comme un ver... menotté aux poignets et aux chevilles... dans le noir absolu.

– Y-a quelqu'un ?

Ça résonne comme dans une pièce vide, sans meuble, avec des murs lisses et durs.

– Y-a quelqu'un ?

Rien, pas de réponse... bien sûr. Il fait froid. J'ai des frissons. Il faut que je me lève, que je bouge... pour me réchauffer. Pas évident quand on est pieds et poings liés. Rotation, appui sur un coude, position à genoux, poussée sur les bras... Oups ! Et voilà. Debout, l'homo erectus ! Une victoire sur la gent animale... Quel progrès ! Enfin... Quel progrès quand on fait des pas qui ne doivent pas dépasser quinze centimètres ? Je m'accroupis pour ramasser la chaîne attachée à mes menottes de pieds. Je n'arrive pas à la lever au-delà d'une hauteur de hanche. Je sens qu'elle se dirige vers le sol. Son autre extrémité doit y être fixée. Prudemment, j'avance en halant cette chaîne. Je progresse d'un mètre, je suis obligé de me pencher puis de me mettre à genoux : en tâtonnant, je découvre un anneau dans lequel passe la chaîne et un cadenas qui verrouille le tout, comme à l'autre extrémité. Je touche une cloison que je toque de l'index : nouvelle réponse métallique. Je suis dans une boîte de métal.

Mais qu'est-ce que je fous là ?

Comment ai-je pu arriver ici ?

Que s'est-il passé ?

Ah oui ! Ça me revient.

Je montais dans ma voiture, je venais tout juste d'ouvrir la portière et j'ai ressenti cette terrible douleur dans le cou...D'ailleurs, mon cou est encore sensible. Et cette saloperie que j'ai respirée, qu'on m'a fait respirer. Et puis plus rien. Je décide d'explorer ma geôle à quatre pattes, prudemment. Mon investigation ne donne

strictement rien dans le rayon d'action que me permet la longueur de ma chaîne.

– Oh ! Y-a quelqu'un ?

...

Combien de minutes ou d'heures se sont écoulées depuis mon réveil, une demi-heure... une heure ? Mais avant, pendant mon inconscience ? Je sens monter en moi une certaine inquiétude, j'ai toujours été d'un naturel joyeux, espiègle, joueur, mais là, on joue à mes dépens et je n'aime pas ça du tout. Réfléchissons. Il s'agit d'un enlèvement, c'est un fait, mais dans quel but ? Je n'entends rien au dehors. Je vais essayer de tirer sur la chaîne, de péter ce maudit cadenas... Merde, ça fait mal.

Rien à faire, ça ne sert à rien. Et pourquoi m'a-t-on enlevé mes vêtements ? Pourquoi à poil ?

Tiens... Du bruit, un bruit métallique étouffé qui vient de l'extérieur : ça tape, ça taque, on dirait un train. Je serais dans une boîte en fer près d'une voie ferrée ?

Ça caille toujours autant. Les efforts que je viens de faire ne m'ont pas beaucoup réchauffé. Encore heureux qu'on ne soit pas en hiver, ni en été d'ailleurs. Il n'y a pas de chauffage ni de clim dans cette boîte. Mais en avril... ne te découvre pas d'un fil. Il doit faire à peine une vingtaine de degrés.

Putain, je commence à flipper...

Attention, attention... Ne pas céder à la panique. Voyons... raisonnons un peu. Celui ou ceux qui m'ont enlevé m'ont laissé en vie, ils ont donc intérêt... à me laisser en vie. Ça m'avance bien ce

genre de raisonnement. Que veulent-ils de moi ? Peut-être ont-ils envoyé mes vêtements à ma femme ? Pour une demande de rançon... Est-ce que ça peut avoir un rapport avec mon métier ? C'est bien vrai que le casino permet quelquefois des relations peu fréquentables... pour le commun des mortels. J'ai toujours été à la hauteur de ce que l'on me demandait. Pour quelques dizaines de milliers d'euros qui reprennent la bonne couleur... le pourcentage que je prends n'est pas usurier... À moins qu'il y ait de la concurrence ? Mais dans ce cas on m'aurait liquidé tout de suite. Ils savent régler les problèmes d'une manière expéditive, ces gens-là. Qui a intérêt à me séquestrer ? On veut me donner une leçon ? M'impressionner ?

Un prétendant de ma femme ? Alors là, c'est le statut quo depuis quinze ans, chacun fait ce qu'il veut de son côté et c'est très bien comme ça.

La flicaille ? Ce n'est pas sa méthode. Elle n'a rien à me reprocher. Enfin, elle n'a rien trouvé à me reprocher. J'ai toujours œuvré dans la légalité, enfin plutôt dans les limites supérieures de la légalité, cela va de soi. Je ne fais pas de trafic... aucun trafic de substances, de matériel ou de filles et pourtant ce ne sont pas les opportunités qui m'ont manqué mais je ne mange pas de ce pain-là.

Je tourne en rond dans mes pensées. On en veut seulement à mon fric, c'est ça.

Il faut que je me réchauffe... J'ai de nouveau des frissons.

Quelle heure peut-il être ?

- Oh ! Ouvrez-moi !

...

J'ai beau gratter, taper sur la cloison, ça fait un bruit d'enfer et c'est tout. Bordel de merde, ça fait bien six heures que je suis là et rien ne se passe. Je commence à fatiguer. Il était bien 19 heures 30 quand je montais dans ma voiture, quand ce connard ou cette connasse m'a fait... d'ailleurs, qu'est-ce qu'il m'a fait ? Qu'est-ce qu'elle m'a fait ? J'ai été complètement paralysé en moins de deux secondes. J'ai dû me prendre une décharge électrique juste au moment où je montais dans ma voiture. Ça ressemble à ça. Je me suis déjà pris des châtaignes, en bricolant quand j'étais même, mais à ce point, ça décalque. Je n'ai rien vu à part qu'il ou elle était cagoulé, qu'il portait des lunettes de soleil et une capuche. Il m'a appliqué ce coton froid et humide sur le nez et sur la bouche. Évidemment, j'ai respiré cette saloperie. Pas possible de faire autrement. Il ou elle appuyait fort. C'était de l'éther. Ah oui ! Certainement. C'est pour ça que j'ai envie de vomir. Et ça a été le flou artistique. Je me suis réveillé ici, entravé comme une bête.

Je commence à trembler. J'ai faim. J'ai soif et j'ai aussi envie de pisser. Rien ne se passe. J'attends. J'ai froid. Qu'est-ce qu'ils veulent de moi ?

...

J'entends quelque chose, au fond, sur ma droite. Le grincement caractéristique d'une targette métallique, puis d'une autre. Une porte va s'ouvrir c'est sûr. Je vais enfin savoir... J'entends le crissement des pentures sur des gonds rouillés



comme celui des volets de bois des maisons de campagne, sauf que là le son est plus métallique et ça résonne.

Enfin. J'écarquille les yeux. Ils sont habitués à l'obscurité. Le moindre rayon de lumière va m'apparaître comme une libération. Déception. Rien, pas le moindre rayonnement, c'est peut-être la nuit. J'entends seulement des pas qui résonnent, j'estime leur distance à une demi-douzaine de mètres. Ils se rapprochent puis s'arrêtent. Je devine plus que je ne distingue un faible halo de lumière, comme si une torche électrique éclairait un rideau épais au fond. Pas un mot. Qu'est-ce que c'est que cette mise en scène ? Mon estomac se noue. J'ai presque envie de gerber, mais je n'ai plus grand-chose à évacuer. Les pas restent à distance derrière le rideau que je perçois plus nettement. Je distingue maintenant quatre choses rectangulaires qui ont un reflet à environ quatre mètres de moi, comme quatre vitres disposées aux quatre coins du rideau. J'ai maintenant une meilleure idée de la configuration de l'endroit où je me trouve, on dirait l'intérieur d'un container... C'est ça. Je distingue mes chaînes maintenant : acier brillant tout neuf. Je suis attaché au milieu de la boîte. De l'autre côté, je vois à peine le fond. Il n'y a aucun objet.

Ça s'active derrière le rideau, j'essaye de m'en rapprocher au plus près, mais la chaîne qui m'entrave m'en retient à une distance de deux à trois mètres.

– Qui êtes-vous ? Que voulez-vous de moi ?

Pas de réponse. Les pas continuent de résonner derrière le rideau. J'entends un grincement de scie régulier, une scie manipulée à la main. Ça prend du temps. J'ai l'impression que mon ravisseur dispose la lampe de façon à ce que je le voie faire, par projection en ombre chinoise. Je le devine plus que je ne le vois. Il découpe une chaise, genre fauteuil de jardin. On dirait qu'il en découpe le fond.

– Vous pouvez me dire quelque chose ?

Pas de réponse. J'ai affaire à un sourd ? J'arrive à peine à discerner les contours de son ombre projetée : il ou elle est encapuchonné. Je penche plutôt pour une silhouette masculine... ou féminine, je doute... humaine en tout cas. C'est déjà ça, je n'ai pas été enlevé par des extraterrestres !

Le grincement de la scie cesse. Quelque chose tombe par terre, un son plastique, pas métallique, probablement la découpe. Mais qu'est-ce qu'il fabrique ? Je sens comme de l'eau qui coule le long de ma colonne vertébrale. Cela me fait frissonner... mais ce n'est pas la chaleur. Ça se tortille aussi dans mon ventre, mais ce n'est plus la faim.

Le grincement de la scie reprend. Mon ravisseur est maintenant face à la lumière de sorte que je ne puisse pas voir ce qu'il fait. Le sciage dure moins longtemps puis reprend sur une durée de temps équivalente. Qu'est-ce que c'est que ce barjot ? Qu'est-ce qu'il fabrique ?

– Eh ! Est-ce que je pourrais savoir ce que je fais ici ? Vous n'avez pas le droit de me séquestrer ! Vous pouvez répondre ? Au moins ?

Un bruit assourdissant emplit l'espace du container, semblable à un coup de tonnerre qui tombe à côté de moi. On dirait que la déflagration fait un aller-retour en déchirant l'air ambiant. Je n'ai même pas le temps de me boucher les oreilles avec mes mains. Je sursaute. J'ai envie de crier des trucs comme : " Ça va pas la tête, espèce d'enfoiré " mais je me ravise. Finalement, je ne sais pas à qui j'ai affaire. Je ne me sens pas en position de négocier quoi que ce soit. Ce salaud ou cette salope me tient, je suis à sa merci. Un autre coup de tonnerre envahit la pièce, il me surprend sans me faire sursauter. On doit quand même approcher des 110 décibels, la limite du supportable. Au même instant les quatre vitres que j'avais repérées aux coins du rideau projettent une intense lumière qui m'aveugle. Je comprends que ce sont des spots, des spots très puissants comme des spots de chantier ou de stade. J'entends immédiatement le tapement des anneaux du rideau qui s'entrechoquent, un son boisé, musical. Je devine le contour flou enrobé de lumière de mon ravisseur. Ce doit être lui ou elle. Il fait quelques pas vers moi. Il s'arrête.

Je n'ai même pas le temps de prononcer les premiers mots qui me viennent à l'esprit : " Qui êtes-vous ? ".

Une douleur fulgurante au ventre m'envahit. Je m'écroule. Je perds le contrôle de mon corps,

comme il y a quelques heures. Impossible de rester debout, tous mes muscles se tétanisent et comble de l'horreur, je me sens faire sous moi. Je suis complètement sonné, incapable de tout mouvement. Je comprends que ça doit être ça, un Taser.

Le temps que je récupère ma motricité, mon bourreau a déposé près de moi un fauteuil en plastique blanc, une petite bouteille d'eau, une boîte d'allumettes et une bougie chauffe-plat. Pas un mot n'a été prononcé. Mes yeux se sont habitués à la lumière. J'ai seulement pu constater que mon bourreau possède la même silhouette que mon ravisseur... Il doit s'agir de la même personne. Impossible de voir les traits de son visage. Cagoule, lunettes de soleil, capuche, gants, l'accoutrement parfait du braqueur anonyme. Il retourne derrière son rideau, le referme soigneusement. À peine l'a-t-il franchi qu'un terrible coup de tonnerre résonne encore. Je sens même le sol métallique vibrer. Ce malade doit taper avec une masse... Il est complètement dingue...

Je suis prisonnier d'un dingue...

Il ne peut pas se barrer comme ça... sans me donner la moindre explication.

– J'ai de l'argent, si vous voulez. Téléphonnez à ma femme. Vous devez avoir récupéré mon portable. S'il vous plaît, le code de protection c'est le 3434. Appelez-la. C'est Aleksandra sur le répertoire.

Ma voix a tremblé. Je ne voudrais pas lui donner l'impression d'être faible, d'avoir peur mais j'ai

du mal à me contrôler. Et il n'y a pas que ma voix qui tremble : mon corps entier est pris de convulsions, j'ai froid, j'ai la gorge serrée. Pour toute réponse, mon ravisseur donne un coup de masse sur le sol métallique, c'est comme ça que j'interprète l'origine de ces coups de tonnerre. Mon corps répond par un terrible tressaillement. Je pense qu'il vaut mieux que je la ferme. Cet abruti est en train de me casser. Oui, c'est ça il veut me briser psychologiquement. Il est là, il joue cruellement avec moi comme un chat avec la souris qu'il a capturée. Combien de temps cela va-t-il durer ? Mais qu'est-ce qu'il veut ? J'ai soif, je pue, je tremble.

Je profite de la lumière des spots pour essayer de comprendre où je suis. Ma première impression était la bonne. Il s'agit bien d'un container à marchandise, comme ceux que l'on voit dans tous les ports du monde, ceux qui parcourent les routes sur les châssis des poids lourds. Un vieux container rouillé. Environ 2,50 m de largeur sur 2,50 m de hauteur et une dizaine de mètres de long. Les parois sont cabossées, la peinture bleue d'origine est délavée, usée, rayée en de nombreux endroits, témoignages d'une utilisation prolongée.

Je ne sais pas où il est situé. Peut-être dans le port, dans une zone industrielle, peut-être autre part ? Je n'entends aucun son qui vienne de l'extérieur. On dirait qu'il n'y a pas d'activité. Je n'ai aucune idée du temps que j'ai passé en étant inconscient. Je peux être à deux pas de chez moi comme à 500 km mais est-ce le plus important ?

Je suis à la merci d'un fou ou d'une folle avec qui il est impossible d'entrer en contact. Les menottes qui emprisonnent mes membres ressemblent à des menottes de police, enfin à l'idée que l'on se fait de tels objets ; je n'ai jamais été confronté à leur utilisation. Elles sont reliées à une chaîne métallique composée de gros maillons, semblable à celles des antivols pour les motos : du costaud. Les cadenas sont de gros modèles en inox. L'anneau au sol semble avoir été soudé récemment. Je ne peux pas me libérer, je ne suis pas Houdini.

Je me relève péniblement. Je constate que mon ravisseur a attaché le fauteuil à une chaîne semblable à la mienne, fixée à un autre anneau lui-même soudé au sol à quelques mètres. Je suppose qu'il en a calculé la longueur de façon à ce que je puisse utiliser le siège sans avoir la possibilité de le déplacer. Je m'approche du fauteuil. Juste devant lui sont disposées la bouteille d'eau, la boîte d'allumettes et la bougie. Le siège est évidé de la dimension d'une cuvette de chiottes. Vraiment fêlé, le type ou la meuf. J'en ai marre d'être dans le froid, d'être par terre. Même si ce fauteuil est inconfortable, le fait de m'asseoir va m'isoler un peu de la froideur du sol en acier.

Je suis curieux de savoir ce que l'autre timbré fait, je suis sûr qu'il n'est pas parti, d'ailleurs, il n'a pas éteint les spots. Je suis sûr qu'il m'épie. Je ramasse la bouteille d'eau, la bougie et la boîte d'allumettes. Un seul point positif me reconforte un peu, le bouchon de la bouteille est serti, l'eau

ne sera pas empoisonnée, il ne manquerait plus que ça. J'arrive tant bien que mal à le dévisser, rien n'est simple avec des menottes. Enfin, je peux me désaltérer... Jamais boire de l'eau ne m'avait paru si agréable, si fondamental. Je bois la moitié de la bouteille, je la referme et je la pose avec précaution. Je ramasse la bougie et la boîte d'allumettes.

Coup de tonnerre : le cinglé a encore frappé. J'ai l'impression d'être à l'intérieur d'une cloche de cathédrale dont le son me transperce de part en part, de haut en bas puis de bas en haut. La lumière s'éteint. Je l'entends manipuler les loquets de la porte. Il est dehors. Il tourne autour du container en faisant taper un objet sur les nervures de la tôle de la paroi extérieure. Un tour, deux tours, trois tours, quatre tours... dix tours... Je me souviens avoir fait taper un bâton sur les grilles de l'école communale quand j'étais gamin, ça m'amusait beaucoup ces piquets de grilles qui sonnaient avec un son différent, je trouvais cela assez mélodieux, mais ça aujourd'hui, pas du tout. Le claquement métallique résonne dans le container et dans ma tête. C'est certain, ce type est fou et il veut me rendre fou. Combien de temps dure ce supplice ? Je ne sais. J'ai cru l'entendre rire à l'extérieur... Enfin cela cesse. Plus de bruit... Pour combien de temps ?

Je n'ai lâché ni la boîte d'allumettes ni la bougie. Un peu de lumière va me reconforter. Je me lève du fauteuil, il n'est pas très solide, ses pieds sont instables. Je verrai ça sitôt la bougie allumée. Je

me mets à genoux, les coudes au sol et je pose la bougie devant moi en ayant soin de bien redresser la mèche. Miséricorde... il n'y a qu'une seule allumette. Quelle pourriture ce mec ou quelle pourriture cette gonzesse. Je ne dois pas me loucher. Je frotte la partie soufrée sur le grattoir. Pas si facile que ça avec les mains liées. Premier essai loupé. L'allumette m'a échappé. J'ai les doigts engourdis. Heureusement qu'elle n'a pas cramé. J'explore du mieux que je peux le sol du plat de mes mains. Je la retrouve en tâtonnant, elle n'était pas loin. Il faut que je me concentre cette fois-ci. Second essai concluant. J'arrive à approcher l'allumette enflammée de la mèche de la bougie. La flamme hésite, vacille. Je bloque ma respiration. Enfin, la mèche prend feu. Jamais je n'aurais pensé qu'une chose aussi simple pourrait apporter autant de joie. Je me mets à pleurer, nerveusement. Un souffle fait trembler la flamme, sans l'éteindre, heureusement. Il faut que je me ressaisisse, que je me calme. Je pose mes mains en cloche au-dessus. Une douce chaleur irradie mes doigts. Je ne bouge plus. Je reste prosterné devant cette unique source de réconfort et de chaleur. Avec un peu de lumière, tout paraît plus doux. Je suis toujours à genoux, le cul merdeux à l'air. Je me décale pour laisser la lumière éclairer le dessous de mon siège. Je découvre que les pieds arrière ont été à moitié sciés au niveau de l'assise, c'est ce qu'il faisait tout à l'heure. Complètement fêlé le type.



Comment arriver en contact avec lui ? Que veut-il ? Scier les pieds d'une chaise en plastique, pour quoi faire ? Je me mets à parler à ma petite lumière :

– C'est gentil d'être avec moi, tu sais. Je ne sais pas où je suis, ni pourquoi je suis là, merci à toi. Tu es ma petite compagnie.

Je commence à délirer : parler avec une lumière... n'importe quoi. Ah ! Il est beau le directeur du casino... les pieds dans sa merde et bientôt dans son urine. L'urine : jusqu'ici la question ne s'était pas posée. Mais comment ce type peut me laisser comme ça ? Tant pis, la cloison servira d'urinoir. Quelle déchéance. Il faut que je me soulage. J'entends le verrou... Mon tortionnaire arrive. Je concentre mon regard sur le rideau. Il s'ouvre lentement. La faible lueur de la bougie me permet de distinguer qu'il n'a pas changé d'apparence et qu'il tient quelque chose dans sa main.

Un fusil ? Une mitrailleuse ?

Non, une lance d'arrosage. Il appuie sur la gâchette. En quelques secondes, je suis totalement trempé. L'eau est glacée. Le jet me fouette violemment. Jamais je n'aurais pu penser que le jet d'un Karcher était aussi puissant, même de loin. J'essaye de l'éviter mais vu mes capacités de déplacement, c'est peine perdue. Les secondes comptent pour des minutes ou les minutes comptent pour des heures. Je crie, je m'agenouille, je supplie :

– Pitié, s'il vous plaît, arrêtez ! Ça fait mal, bordel !

Rien ne semble attendre mon geôlier, il continue mon supplice encore et encore jusqu'à ce que de l'eau tombe sur la bougie et rende l'obscurité maîtresse des lieux. La douche cesse. Des pas s'éloignent. Le tonnerre retentit. La porte se ferme. J'entends les coups sur le bardage du container longtemps, longtemps. Il fait noir, je suis frigorifié, je tremble, je pleure, je suis terrifié.

...

Tout est confus dans mes pensées. Qu'ai-je bien pu faire pour mériter un tel châtement ? Les secondes et les heures s'étirent. Je ne sais plus quand est quand. Je ne sais plus qui est qui. Ma pensée s'obscurcit. Je ne comprends pas le comment, le pourquoi, l'endroit. Le temps semble s'échapper de moi. Mon corps n'est que douleur.

## Dimanche 5.

...

Régulièrement, mon ravisseur est venu. Il s'annonce en faisant sonner le bardage, en faisant tomber la masse sur le sol en acier. Combien de fois, dix fois ? vingt fois ?

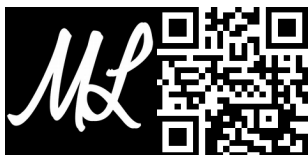
Je n'en peux plus. Mon calvaire dure depuis les cinq pizzas qu'il m'a apportées : je ne sais plus compter en jours. Quand je me passe les doigts sur le visage, sous mes ongles, je sens que ma barbe a poussé. Deux, trois millimètres ? Je suis au bord de l'épuisement. J'ignore s'il fait jour ou nuit. Je vis au rythme des bougies que mon bourreau a la bonté de me laisser. Je commence à tousser. Hier, j'ai eu droit au grand nettoyage au jet. Heureusement, le container est légèrement en pente ce qui permet l'écoulement des eaux usées. Je ne trempe pas dans l'eau.

...

Ça y est, il recommence. Le verrou grince. Il allume les spots. Je plisse mes paupières, la lumière est trop violente.

– Lève-toi.

Fin de l'extrait



Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L.122-5 (2 et 3° alinéas), d'une part, que les " copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective " et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, " toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants causes est illicite " (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du code de la propriété intellectuelle.